

collection dirigée par Xavier MERLIN

METHOD'

spécialité

SES

Terminale

46 méthodes
6 sujets corrigés

Conseils, astuces, exemples d'application



Pôl-Vincent HARNAY

Première partie

Bien commencer son année de Terminale

Le programme de sciences économiques et sociales au lycée est pensé, construit comme une progression logique et cohérente.

Certaines notions ne font l'objet que d'une introduction générale en seconde. Elles sont ensuite analysées plus en détails en première puis elles servent de socle, de point de départ à une analyse de plus grande ampleur en terminale.

En particulier, il est demandé aux élèves de les *combiner*, les *articuler*, pour produire un raisonnement logique et cohérent.

On comprend donc aisément à quel point, pour commencer l'aventure en terminale, il faut déjà disposer d'une boîte à outils robuste et complète. Ces outils, sur lesquels nous reviendrons, sont donc en grande partie tirés des deux premières années de lycée. Leur mobilisation permet d'être préparé et doté des ressources les plus pertinentes pour comprendre tous les enjeux clés du programme.

Il faut donc éviter de commencer l'année avec des lacunes ou faiblesses et surtout sans disposer de toutes les clés permettant de saisir toute la profondeur du programme de terminale. C'est pourquoi, nous commençons par l'élaboration de cette boîte à outils.

Chapitre 1

ORGANISER SON TRAVAIL

Méthode 1 : Créer sa boîte à outils à partir des cours de seconde et de première

■ Principe d'ensemble

L'idée ici n'est pas de reproduire le programme de seconde et de première ni d'en proposer un résumé exhaustif.

Il est plutôt question d'élaborer, à partir des programmes de seconde et première, une boîte à outils, un ensemble d'instruments pratiques indispensables pour l'année de terminale.

En particulier, nous allons regrouper en quelques fiches-méthodes les outils récurrents qui parcourent l'ensemble du programme de SES au lycée et qu'il faut maîtriser efficacement pour en faire usage et décrypter certains points clés.

Les outils qui sont incontournables à maîtriser pour aborder sereinement le cours de terminale sont au nombre de quatre : le modèle, la représentation graphique, l'analyse mêlant démarche quantitative et démarche qualitative, la corrélation et la causalité.

Nous présentons chacun de ces outils selon la logique suivante : dans un premier temps, nous procédons à la description de l'outil pour comprendre son fonctionnement et son utilité ; puis, dans un second temps, nous proposons un exemple pratique complété d'une analyse rapide tiré du programme afin d'en maîtriser l'usage.

■ 4 outils majeurs pour comprendre

L'objectif ici est donc à la fois de comprendre l'intérêt de la maîtrise des outils mais surtout de déterminer comment ils peuvent être utiles et pertinents en terminale.

1^{er} outil : le modèle

Un modèle est une représentation simplifiée de la réalité conçu pour ne conserver que certaines caractéristiques ou traits jugés ou considérés importants de l'objet

à étudier. Cette simplification s'explique notamment par la richesse du support analysé et l'enchevêtrement des mécanismes et notions en jeu.

Par exemple, pour comprendre le concept de marché, le risque serait de saisir toute la complexité du terme en explorant toutes les variantes, les déclinaisons. Non seulement cette approche est fastidieuse mais en plus elle nous écarte de l'objectif : comprendre et saisir le fonctionnement du marché de manière générale.

Le modèle résout ce problème en ne visant que l'essentiel, que la forme à la fois idéalisée et en même temps suffisante pour révéler le cœur du concept.

Un modèle est donc un objet scientifique pensé pour éclairer le chercheur, tirer un certain nombre de conclusions, elles-mêmes validées ou infirmées par la réalité.

Pour résumer, le modèle est une abstraction que l'on peut considérer soit comme un simple outil d'analyse soit comme une norme (un exemple) vers lequel il faut tendre.

Cet outil est mobilisé au lycée dans les cours de SES dès la classe de seconde. Il est toutefois plus largement utilisé en classe de première. L'un des premiers modèles auquel l'élève fait face est le modèle de marché.

En effet, le chapitre 3 de seconde intitulé « Comment se forment les prix sur un marché ? » nous plonge directement dans un modèle, en particulier le modèle de concurrence parfaite dont les hypothèses de base sont généralement analysées en détails en classe de première.

On comprend assez bien pourquoi, sur ce thème du marché, le programme mobilise prioritairement un modèle. Il s'agit de représenter le marché dans sa généralité pour comprendre son fonctionnement.

Les cas concrets et précis ne rencontrent jamais toutes les caractéristiques du modèle conçu comme idéal (et parfois également comme la norme à suivre, les élèves de terminale s'en rendent compte quand ils traitent de la question du chômage ou de la concurrence comme moteur du commerce international).

Le modèle fonctionne donc comme une idéalisation de la réalité pensée pour mettre en relief une mécanique d'ensemble que l'on peut résumer en quelques points clés.

Le modèle part de la possibilité de distinguer sur un marché une offre et une demande pour un produit, toutes deux fonctions du prix de ce produit (en réalité, cette offre et cette demande correspondent à des offres et demandes agrégées, c'est-à-dire la somme des offres des entreprises et la somme des demandes des consommateurs).

L'offre et la demande respectivement croissante et décroissante (en fonction du prix) peuvent être représentées à la fois mathématiquement au sein du modèle et graphiquement (voir point suivant). Le point de rencontre entre l'offre et la demande, c'est-à-dire qui égalise offre et demande, est appelé équilibre - appelé ainsi parce qu'aucun agent n'a intérêt à le modifier.

L'important ici est de bien comprendre les avantages et les inconvénients d'un modèle.

D'abord, le modèle est un outil pratique lorsque l'on souhaite expliquer avec pédagogie le fonctionnement d'un phénomène ou si l'on souhaite représenter simplement un pan de la réalité.

De ce point de vue, un triangle en géométrie est un modèle, il rend possible des calculs et analyses qui alimentent la démarche scientifique.

Ensuite, le modèle peut être utilisé comme point de départ de l'analyse, être mobilisé dans différentes situations en le complexifiant en fonction des besoins.

Enfin, il peut servir de guide à l'action publique lorsqu'il est question d'éclairer le décideur public sur les conséquences de l'introduction d'une taxe ou d'une subvention sur un marché par exemple.

Attention toutefois, le modèle doit être utilisé avec prudence.

Il convient, en premier lieu, de ne pas le distordre pour qu'il convienne mieux à l'argumentaire que l'on souhaite exposer.

Comme tous les outils, il est utile dans certaines circonstances mais rencontre des limites dans d'autres. Il nous faut donc l'utiliser là où il est le plus pertinent.

En outre, il est essentiel de bien distinguer le modèle comme construction intellectuelle et la réalité.

Le modèle n'est pas la réalité, il n'en est qu'une représentation simplifiée de celle-ci. Prudence donc lorsque, par exemple, on considère que c'est le salaire minimum qui est une distorsion empêchant le « marché » du travail d'atteindre son équilibre et que la levée de toutes les entraves au fonctionnement normal du marché est la clé pour réduire le chômage.

D'une part, puisqu'il s'agit d'un modèle très simplifié de la réalité, il ne tient pas compte des effets sur la demande d'une baisse des salaires, de la nécessité pour l'existence même des travailleurs d'avoir un salaire minimum (de survie, pour eux et leur famille), etc.

D'autre part, ce résultat du modèle de concurrence parfaite appliqué au marché du travail est bien souvent contredit par les faits, imposant ainsi une refonte des hypothèses et du modèle dans son ensemble si l'objet de recherche consiste effectivement à réduire efficacement le chômage.

C'est donc ici un résultat théorique, tiré d'un modèle idéalisé et non une solution concrète qu'il suffirait d'imposer pour résoudre le problème du chômage, phénomène si protéiforme.

Enfin, il faut bien noter que sans que cela soit nécessairement explicite, les modèles parcourent le programme de SES.

On peut citer quelques exemples qui concernent des thématiques assez diverses :

- Premier exemple : pour décrire la structure d'un marché, ou plutôt le type de concurrence qui y règne, les économistes utilisent notamment les notions de d'oligopole et de monopole. Même si certaines structures de marché concrètes et réelles s'en rapprochent, oligopole et monopole sont appréhendés sous le prisme de modèles en première comme le modèle de Cournot, de Bertrand ou de Stackelberg. Ceux-ci utilisent décrivent les entreprises en termes de coûts et de revenus, prenant des décisions pour maximiser leurs profits.
- Autre exemple : la théorie de Robert Solow, étudiée en détails en terminale au cours du premier chapitre portant sur la croissance économique et ses déterminants, repose sur un modèle : il s'agit ici de fonder l'analyse macroéconomique

de la croissance sur une fonction de production qui est microéconomique (celle d'une entreprise, agent représentatif de toutes les entreprises). Ce modèle en particulier suppose que l'entreprise combine efficacement ses facteurs de production de telle sorte à maximiser son profit. Au niveau macroéconomique, la même fonction est utilisée, il s'agit dès lors d'une fonction agrégée. La production est cette fois la production nationale. L'enjeu est ici d'ajouter un facteur clé : le progrès technique. Cette « manne tombée du ciel » selon les termes de Solow, permet une utilisation plus efficace des facteurs de production et génère ainsi la croissance économique.

- Dernier exemple : le modèle HOS (Heckscher-Ohlin-Samuelson) évoqué lors du chapitre de terminale relatif au commerce international qui est également un modèle reposant, là encore, sur le modèle de concurrence parfaite tout en insistant sur les dotations comparées des pays en facteurs de production.

2^e outil : la représentation graphique

Le deuxième outil très pratique, mobilisé dès la classe de seconde et central pour la classe de première et la classe de terminale est la représentation graphique.

Elle accompagne généralement le modèle et illustre à la fois le raisonnement et les résultats.

Prenons l'exemple du chapitre 3 du programme de terminale portant sur le chômage.

Outre la présentation des indicateurs et mesures du chômage, la dimension théorique du phénomène occupe une bonne partie du chapitre.

La représentation graphique que nous présentons ici s'appuie sur l'une des multiples théories du chômage, la théorie néoclassique du marché, appliquée au marché du travail, étudiée et analysée en 1^{re}.

REMARQUE IMPORTANTE

Beaucoup de manuels mobilisent (encore) les hypothèses généralement citées lorsque l'on évoque le modèle de marché concurrentiel, à savoir l'atomicité, l'homogénéité du produit, la libre entrée sur le marché, l'information parfaite, la libre circulation des facteurs de production. Or, cette liste d'hypothèses pose problème.

D'une part, dans la littérature, certaines hypothèses sont ajoutées à cette liste (on arrive parfois à 8 ou 10 hypothèses), rendant celle-ci, en l'état, telle qu'elle est présentée aux élèves, au mieux incomplète, au pire superficielle.

D'autre part, d'après l'économiste et mathématicien Bernard Guerrien¹, auteur de nombreux articles et ouvrages évoquant notamment cette question, l'hypothèse centrale est celle d'agents « preneurs de prix ». En effet, les prix sont « donnés » et les agents (ménages et entreprises) « se contentent de les prendre », et ces agents considèrent « qu'ils pourront vendre ou acheter tout ce qu'ils veulent aux prix « donnés » et que leurs actions n'ont pas d'influence sur eux ».

1. <http://bernardguerrien.com/wp-content/uploads/2017/07/concurrence-parfaite.pdf>

Ce modèle est mobilisé au cœur du chapitre portant sur le chômage et part de l'hypothèse que le travail est une marchandise comme les autres et que le fonctionnement du marché du travail est équivalent à celui de tous les autres marchés. Ce faisant, la représentation de l'équilibre entre courbe d'offre et courbe demande de produits s'applique pour le travail. Il suffit donc de bien connaître les graphiques offre/demande utilisés en seconde et en première pour les décliner dans le cadre du chômage.

D'ailleurs, ces raisonnements sont supposés compris et maîtrisés par les élèves, le programme invite à les mobiliser à nouveau, cette fois dans le cadre du chômage.

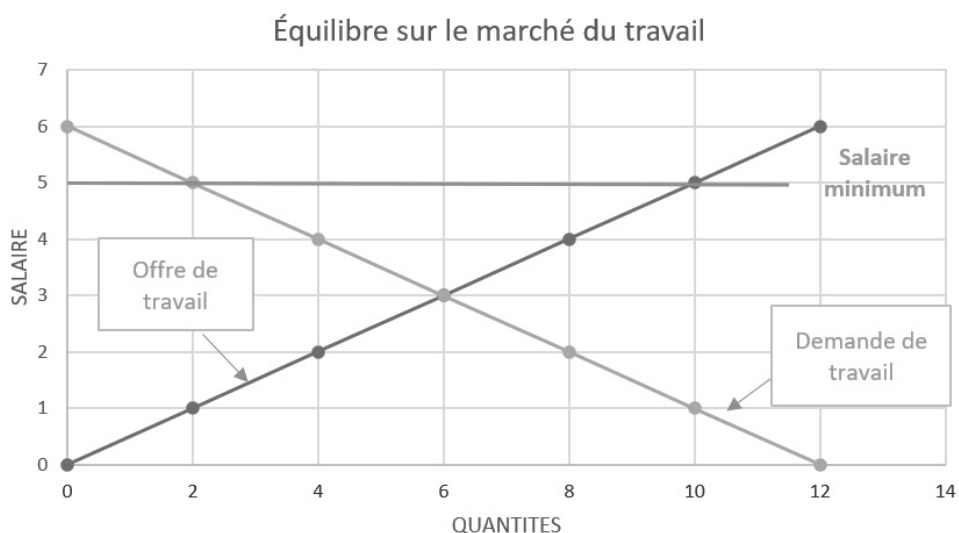
Ainsi, lorsque le prix sur le marché, ici le salaire, est supérieur au prix d'équilibre (celui qui correspond au point de rencontre en l'offre et la demande), nous observons que la demande de travail (c'est-à-dire l'offre d'emploi, celle qui émane des entreprises) est inférieure à l'offre de travail (c'est-à-dire la demande d'emploi des travailleurs).

Cette situation, pour un marché quelconque, correspond à une situation d'excédent (l'offre est supérieure à la demande). Ici, c'est la mise en place d'un salaire minimum, supérieur au salaire d'équilibre, qui conduit à cet excédent, et donc à du chômage.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire lorsque l'offre est inférieure à la demande en raison d'un prix inférieur au prix d'équilibre, on parle d'une situation de pénurie.

Ce qui nous intéresse ici est de pouvoir comprendre et représenter graphiquement, à l'aide de ce modèle, une situation de chômage et d'en déduire, d'après les préconisations du cadre théorique utilisé, qu'il suffirait hypothétiquement de réduire le salaire minimum et plus généralement toutes les entraves à la fixation libre, selon les seules forces du marché, du salaire, pour rétablir l'équilibre et donc de réduire le chômage.

Représentation du chômage par les théories néoclassiques



Il est important de faire une dernière remarque méthodologique au sujet de ce graphique. Implicitement, on suppose que le fonctionnement d'un marché quelconque, dans une démarche microéconomique, peut se transposer vers l'analyse d'un agrégat qu'est le chômage c'est-à-dire à un phénomène macroéconomique. Ce passage de l'un à l'autre, du niveau micro au niveau macro, est récurrent dans tout le programme de terminale.

Il faut pourtant être vigilant à ce sujet car le terme d'agrégat n'est pas compris de la même façon dans les théories keynésiennes et néoclassiques.

Les théories néoclassiques agrègent les offres et demandes individuelles en supposant que les individus diffèrent seulement en termes de préférence et de paniers de bien. Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre le chapitre 1 portant sur la croissance économique.

Pour illustrer la théorie de la croissance économique du prix Nobel Robert Solow, on utilise une fonction microéconomique de type «Cobb-douglas» pour décrire le rôle du progrès technique dans la croissance économique, c'est-à-dire au niveau macroéconomique.

La théorie Keynésienne, sur laquelle nous reviendrons, travaille directement à partir de grandeurs nationales, sans référence aux stratégies individuelles.

Cette différence doit être gardée à l'esprit car elle reflète la pluralité des théories économiques, parfois sur un même sujet.

3^e outil : combiner démarche quantitative et démarche qualitative

Un troisième outil mérite une analyse spécifique : celui nécessitant de combiner, d'imbriquer analyse quantitative et analyse qualitative.

Bien souvent, les approches de phénomènes sociaux comme l'analyse de la mobilité ou de l'appartenance à des groupes sociaux combinent analyse quantitative fondée sur une mesure objectivée, à partir du niveau de vie par exemple, et analyse qualitative basée sur les sentiments d'appartenance, en un mot les appréciations subjectives des acteurs considérées.

Prenons un exemple pour illustrer cet outil.

Lorsqu'il est question d'aborder le chapitre de terminale relatif à la mobilité sociale, deux approches peuvent être mobilisées.

L'approche quantitative de la mobilité consiste notamment à interpréter et analyser les tables de mobilité c'est-à-dire le tableau à double entrée où l'on croise positions sociales et origines sociales (mises en évidence grâce aux PCS).

L'enquête sur la formation et la qualification professionnelle (FQP) menée par notamment par l'INSEE récolte des données à partir de questionnaires (le public visé concerne généralement les individus de 40 à 59 ans), synthétisent les réponses afin d'obtenir des statistiques relatives à la mobilité père/fils, père/fille, mère/fils et mère/fille.

Approche quantitative de la mobilité, table de mobilité brute en 2015

GSP du fils	GSP du père						
	Agri.	ACCE	Cadre et PIS	Prof. Intermédiaires	Employé	Ouvrier	Ensemble
Agriculteur	186789	8064	3416	5595	3927	14321	222 112
ACCE*	63283	211 923	91 406	87 775	52 753	223 337	730 478
Cadre et PIS	75 129	234 460	448 411	297 077	130 882	293 794	1 479 754
PI	97 911	195 775	210 214	297 277	166 401	604 514	1 572 091
Employé	50 205	77 166	80 024	112 239	101 472	316 900	738 006
Ouvrier	227 865	215 034	96 984	197 051	201 302	1 231 395	2 169 630
Ensemble	701 181	942 422	930 454	997 015	656 736	2 684 262	6 912 070

Source : INSEE, Enquête Emploi 2015

L'un des avantages majeurs de cette approche est qu'elle donne accès, en premier lieu, à une table des effectifs où sont recensés les individus occupant une pcs en fonction de la PCS de leur père par exemple.

À partir de cette table, deux tables sont déduites : une table de destinée et une table de recrutement.

La table de destinée met en relief la position du fils par rapport au père (dans notre exemple) et se focalise sur ce que deviennent les fils des pères de chaque groupe socioprofessionnel. Les données sont exprimées en pourcentage.

La table de recrutement, quant à elle, met en relief la position des pères par rapport à celle de leurs fils et se focalise sur les professions qu'exerçaient les pères des fils de chaque groupe socioprofessionnel.

L'approche est dite quantitative car elle mobilise un grand nombre de données statistiques et permet d'établir des traitements mathématiques à partir de ces données comme une mesure numérique des parts/proportions. Ainsi la mobilité et la reproduction sociale sont analysées à l'échelle nationale et l'approche quantitative permet de fournir des informations précieuses, parfois qualifiées de « données de cadrage » sur différentes sous-catégories comparées.

Toutefois, cette approche peut (et doit ?) être complétée par une approche dite qualitative en cela qu'elle vise à récolter des informations plus précises, singulières et particulières notamment relatives à la « perception » des individus eux-mêmes.

Cette question est notamment importante lorsqu'il s'agit de caractériser cette mobilité : est-elle ascendante ou descendante ? Autrement dit, la situation des enfants est-elle meilleure ou moins bonne que la situation des parents du point de vue des PCS.

En outre, une comparaison des tables de mobilité d'une période sur l'autre, au cours du temps, nous renseigne sur l'évolution de la mobilité. L'instrument, en plus de sa dimension synthétique, renseigne sur la dynamique du phénomène.

L'approche qualitative repose alors sur des entretiens et/ou des observations auprès d'un plus petit nombre de personnes.

Elle permet d'interroger leur rapport à la mobilité : ont-ils le sentiment, l'impression de vivre/faire l'expérience d'une mobilité ascendante ou descendante en harmonie avec les résultats statistiques de l'approche quantitative ou ont-ils bien plutôt des perceptions différentes pouvant diverger de cette dernière ?

Un fils de cadre devenu agriculteur (peut être dans le cadre d'une trajectoire improbable abordée dans le programme de première) l'est peut-être devenu par choix plutôt que par dépit ou par nécessité.

De même, une fille d'ouvrier ou d'employé devenue cadre peut percevoir sa situation comme à peine supérieure à celle de ses parents, ne serait-ce qu'en termes de revenu. L'approche qualitative permet aussi de montrer que ce qui peut être statistiquement vrai en moyenne est individuellement faux.

4^e outil : corrélation et causalité

Cette distinction entre corrélation et causalité est introduite dès la classe de seconde, dans le premier chapitre intitulé « Comment les économistes, les sociologues et les politistes raisonnent-ils et travaillent-ils ? ».

En seconde, comme on peut s'y attendre, ces deux notions ne sont que survolées. Pour éclairer les élèves sur cette distinction, on utilise parfois l'exemple suivant :

On a remarqué une corrélation, dans les grandes villes, entre la présence d'oiseaux migrateurs et le nombre de naissances. Peut-on déduire de cette corrélation une causalité entre la présence en nombre de ces espèces et le nombre de naissances nous poussant à conclure que l'explication scientifique de ce nombre de naissances résultait précisément de la présence de ces volatiles ?

On comprend intuitivement que ce raisonnement est absurde. Les deux variables peuvent être statistiquement corrélées sans être logiquement reliées. On pourrait avancer l'idée que les oiseaux migrateurs apprécient les grandes villes et que dans ces grandes villes il y a nécessairement plus de naissances que dans des petites villes. C'est donc un pur hasard si ces deux variables évoluent dans le même sens.

Parfois même, une troisième variable explique, donne la raison, de la connexion entre deux variables, nous empêchant ainsi d'établir un lien, une relation causale entre celles-ci.

La corrélation est donc un lien statistique entre deux variables qui peut être le fruit du simple hasard et la causalité est l'explication scientifique de cette corrélation. Ainsi, toute causalité repose sur une corrélation mais toutes les corrélations ne mènent pas nécessairement à une causalité.

L'usage des corrélations et de la causalité est essentiel en sciences économiques et sociales. Idéalement, nous souhaiterions établir une causalité stable et valide entre plusieurs variables, comme en économie entre la consommation et le revenu. On voudrait pouvoir dire de manière claire et définitive que la consommation est une fonction croissante du revenu et qu'il ne s'agit pas d'un simple hasard si la consommation augmente alors que le revenu augmente, même si cette augmentation est moins que proportionnelle.

L'exemple des sciences dites « dures » est de ce point de vue assez significatif. Il ne viendrait à l'esprit de personne de contester la loi de la gravité selon laquelle, schématiquement et de manière très caricaturale, lorsque je lâche une pierre de ma main, elle tombe au sol, en tout point et en tout lieu de la planète terre.

Ce genre de propositions (qui pourraient bien sûr être discutables, critiquables, etc.) est l'apanage des disciplines comme les mathématiques ou la physique. L'espérance de produire des lois en sciences économiques et sociales anime encore de nombreux chercheurs, avec plus ou moins de succès. D'autres considèrent que ce n'est ni le rôle, ni l'objectif des sciences sociales que de produire des lois de ce type ne serait-ce qu'en raison de la nature ce qui est étudié : l'être humain. C'est une manière passablement simplificatrice de présenter ces débats mais l'on comprend à la fois les enjeux des disciplines évoquées ici, en particulier la science économique ainsi que l'importance de cet outil pour notre réflexion d'ensemble.

Pour notre propos, gardons à l'esprit que la plupart du temps, il est demandé aux élèves, surtout lorsqu'on leur propose un tableau à double entrée mobilisant deux ou plusieurs variables, de visualiser, de mettre en évidence, d'établir des corrélations entre ces variables en suivant leurs évolutions conjointes (à travers des données ou des courbes par exemple). On évoque parfois également le terme de « faits stylisés » c'est-à-dire des régularités statistiques observées empiriquement relativement conformes aux prédictions des théories.

Les quatre outils que nous venons de présenter sont ceux qu'il faut *a minima* savoir maîtriser lors du passage en terminale. Nous allons voir maintenant comment déployer, ouvrir et utiliser cette boîte à outils.

Méthode 2 : Ouvrir et utiliser sa boîte à outils

Pour décrire ce déploiement, nous allons commençons par rappeler le principe, puis nous utiliserons un exemple montrant le lien entre les niveaux et enfin, nous évoquerons la manière dont on peut retenir les outils des classes de seconde et première au travers de fiches.

■ Principe d'ensemble

Disposer d'une boîte à outils constitue un point de départ idéal pour bien commencer l'année de terminale.

Reste à voir maintenant comment et dans quelles conditions « ouvrir la boîte », « piocher » à l'intérieur pour nous aider dans la compréhension et l'analyse des différents chapitres.

Prudence toutefois en utilisant ces différents outils. Ils regorgent certes d'avantages (analyse qui vise la généralité, élaboration de résultats clairs, possibilité de mobiliser le modèle dans plus contexte et dans plusieurs domaines, etc.) mais ils ne sauraient être utilisés au-delà de leur zone d'application.

En outre, le modèle fournit des résultats dits « théoriques » qui n'ont pas la même validité, ni la même implication dans votre raisonnement que des faits concrets récoltés via l'observation empirique.

■ Exemple pratique

L'exemple que l'on peut donner pour illustrer cela est le suivant :

Parmi les modèles régulièrement mobilisés en SES, au cours des trois années, le modèle du choix rationnel occupe une place importante.

Dans les grandes lignes, ce modèle consiste à considérer l'agent comme un agent rationnel, capable de traiter parfaitement l'information, de combiner efficacement les moyens de parvenir à ses fins, de réaliser des choix cohérents et rationnels du point de vue des normes de rationalité (notamment cohérence des choix – dans le temps et entre eux).

À première vue, ce modèle peut paraître très abstrait. Toutefois, il inonde les trois disciplines : la science économique, la science politique et la sociologie.

En première, le modèle du choix rationnel constitue le point d'appui de la compréhension du chapitre 1 *Comment le marché concurrentiel fonctionne-t-il ?*

On suppose, dans ce modèle de concurrence parfaite, que les entreprises maximisent leur profit sous contrainte de coûts.

Pour cela, elles cherchent la combinaison optimale des facteurs de production qui rendra ce profit le plus élevé possible. Les entreprises ne cherchent pas à produire le plus possible mais à dégager le bénéfice le plus important au vu des contraintes auxquelles elles font face.

On pourrait, en première approximation, que ce type de raisonnement est spécifique à la science économique.

Toutefois, ce modèle trouve une déclinaison particulièrement intéressante au cœur du chapitre 10 *Voter, une affaire individuelle ou collective ?*

En effet, à la fin du chapitre, les élèves sont invités à se questionner face au modèle de l'électeur rationnel qui, lorsqu'il doit choisir le candidat pour lequel il va voter, se doit d'abord de considérer ses intérêts propres et ensuite choisir le candidat qui servira au mieux ces derniers, à travers le programme qu'il propose.

Le choix du candidat pour lequel on vote lors des élections est donc le fruit d'un calcul rationnel et ce dernier n'est pas nécessairement en phase, en adéquation avec une quelconque identification partisane.

Enfin, ce modèle rejaillit également en terminale, dans le chapitre relatif à l'école (*Chapitre 7 – Quelle est l'action de l'École sur les destins individuels et sur l'évolution de la société ?*).

En effet, d'après Raymond Boudon, sociologue français, les inégalités scolaires s'expliquent notamment par les stratégies différenciées des familles quant à la poursuite ou non des études des enfants.

L'arbitrage réside dans un calcul de rentabilité entre l'emploi potentiellement accessible grâce aux études poursuivies, en fonction du niveau de l'élève, et le coût de cette scolarité. Intuitivement, on comprend que le gain espéré doit être supérieur aux coûts réels et potentiels mis en œuvre pour l'atteindre, l'obtenir.

Nous sommes typiquement dans une forme spécifique du modèle du choix rationnel.

Cette étape est décisive pour décrypter les rouages du programme.

Reste maintenant à bien gérer la grande quantité d'informations que recèle chaque chapitre de ce programme en se focalisant sur la construction d'un dictionnaire personnalisé.

Méthode 3 : Construire son dictionnaire personnalisé

■ Pourquoi ?

Très rapidement, le programme de SES de terminale donne à voir une grande quantité de notions, de termes clés dont les définitions doivent être maîtrisées.

D'abord parce que ces notions et mécanismes sont **attendus** dans l'épreuve finale du baccalauréat.

Les élèves sont notamment évalués sur la capacité à mobiliser avec précision et rigueur les définitions des termes du sujet qu'ils traitent (dissertation ou épreuve composée).

D'ailleurs, la notation même des copies du baccalauréat repose, notamment, sur la capacité de l'élève à mobiliser les notions et mécanismes du ou des chapitres en question et bien sûr sur la clarté de l'exposé proposé.

En outre, la maîtrise des termes clés est une étape cruciale pour la compréhension d'ensemble du chapitre. Comprendre les termes, c'est comprendre les enjeux.

Ainsi, la construction d'un dictionnaire personnalisé peut s'avérer utile et pratique.

■ Comment faire ?

Plusieurs formules sont envisageables.

- Une première possibilité consiste à bâtir un lexique attaché à chaque chapitre. Cela permettrait d'immédiatement visualiser les notions importantes à retenir.
- Il est également possible de construire un lexique d'ensemble qui constituerait finalement un outil global que l'on peut mobiliser pour de multiples chapitres.
- Une troisième option pourrait être de se procurer un dictionnaire de SES dans le commerce. L'avantage est que cet outil peut être utilisé en post bac, en particulier si l'objectif est de poursuivre en économie, en sociologie ou en sciences politiques. L'investissement semble dès lors malin. L'inconvénient est que cet outil peut ne pas être adapté/ajusté au besoin de l'élève car trop généraliste, trop peu précis ou surdimensionné par rapport aux besoins.

■ Exemple pratique

Voyons comment ce dictionnaire/lexique pourrait être construit.

Pour commencer à le bâtir, restons sur le chapitre 1 du programme de terminale portant sur la croissance économique.

On peut commencer par l'entrée « croissance économique » de notre dictionnaire personnalisé comme suit :

Croissance économique : Accroissement durable sur longue période de la production de biens et services. La croissance économique se mesure à partir du taux de croissance d'un agrégat, le PIB (produit intérieur brut), défini en volume (c'est-à-dire à prix constants, le PIB est corrigé des variations de prix).

Cette croissance est généralement mesurée annuellement, mais les données existent au niveau trimestriel. Parmi les mesures proposées, on trouve, par exemple, la moyenne annuelle lorsque l'on se focalise sur le taux de croissance moyen du PIB sur une période donnée.

- Chapitres qui mobilisent cette notion : le chapitre 1 (Quels sont les sources et les défis de la croissance économique?), le chapitre 12 (Quelle action publique pour l'environnement?) ou encore le chapitre 2 (Quels sont les fondements du commerce international et de l'internationalisation de la production?).
 - Ne pas confondre avec : la notion de progrès économique, la notion de développement économique.
 - Notions corrélées : les facteurs de production, le progrès technique.
-

Si le dictionnaire est un outil central pour le suivi des notions au cours des trois années de lycée, il est également vrai qu'une certaine souplesse est nécessaire par rapport aux apprentissages.

Vous êtes les mieux placés pour savoir de quelle façon retenir ces notions clés. Certains sont très à l'aise avec le fait d'apprendre ces notions, d'en retenir les points clés et d'être capable de mobiliser ces définitions au bon moment, de manière claire, précise et pertinente.

D'autres, moins habitués à ce genre de pratique vont plutôt s'orienter vers la comprendre d'ensemble des différents enjeux et objectifs d'apprentissage du programme. Aucune des deux méthodes ne saurait être qualifiée de meilleure ou de plus pertinente. La méthode la plus adaptée est celle dans laquelle vous vous retrouvez.

Méthode 4: Expérimenter différentes méthodes d'apprentissage

■ Pourquoi ?

Chaque esprit assimile, retient, apprend, de manière particulière, spécifique. Ainsi, toutes les méthodes d'apprentissage ne fonctionnent pas avec tout le monde.

Autant trouver celle qui fonctionne pour soi-même en l'ajustant à nos besoins.

L'idée ici est d'expérimenter des méthodes pour apprendre, enregistrer les informations clés, saisir les mécanismes et enjeux.

Par expérimenter, on entend «tester», «essayer» différents moyens pour voir ce qui fonctionne le mieux avec vous.

■ Exemples pratiques

La méthode la plus largement utilisée par les élèves est le classique «par cœur».

Nul besoin d'épiloguer sur la méthode : on retient un maximum de choses en un minimum de temps, on rabâche, et on tente, autant que possible, de restituer le jour j un maximum de connaissances dans la copie.

Aussi séduisante que cette «méthode» puisse sembler, force est de constater que nous ne sommes par tous sur un pied d'égalité quant à notre capacité à «absorber» une grande quantité d'informations.

En outre, la dimension «court-termiste» de cette stratégie interroge sur son caractère pérenne.

On pourrait donc recourir à d'autres méthodes de mémorisation complémentaires. L'idée d'ensemble est assez simple et intuitive : pour chaque notion clé d'un chapitre, on mobilise un exemple concret qui illustre la notion et nous permet de mobiliser les enjeux clés.

■ L'exemple en question peut être un fait d'actualité ou un exemple imagé suffisamment explicite

En première et en terminale, la notion de «bien commun» est centrale.

En effet, les biens généralement analysés dans le cadre du modèle de concurrence parfaite sont des biens privés rivaux et excluables. La consommation de ce bien par un individu rend impossible la consommation de ce même bien par un autre. D'ailleurs, la consommation de ce bien est réservée à l'individu qui paie le prix de ce bien.

Ainsi, l'utilisation du bien en question par un individu prive les autres de celle-ci et le bien n'est accessible que moyennant le paiement du prix du bien.

Il existe toutefois des biens rivaux mais non excluables, ce sont les biens communs. On ne peut exclure les autres de leur consommation, néanmoins la consommation du bien en question par un individu peut affecter ou réduire celle d'un autre individu.

Cette notion de biens communs concerne en particulier toutes les «ressources communes» qui imposent au moins un contrôle sinon une intervention des pouvoirs publics pour les préserver. C'est l'exemple des forêts, ou d'espèces animales soumises à l'exploitation humaine intensive ou encore l'air et le climat.

L'exemple classique généralement utilisé pour illustrer ce cas des biens communs est celui proposé par l'écologue Garrett Hardin.

Ce dernier, dans son article «La tragédie des biens communs» (1968) décrit une situation usuelle mais problématique: sur un pâturage ouvert à tous, plusieurs éleveurs font paître leurs bêtes. Rationnellement, dans l'optique de maximiser son gain, chaque éleveur est incité à ajouter toujours plus de bêtes puisqu'il en tire utilité et revenu.

Toutefois, au niveau collectif, ce comportement maximisateur conduit à la ruine du terrain en raison du surpâturage.

Cet exemple illustre à merveille cette notion de bien commun et l'encastrement du principe de rivalité avec celui de non-excluabilité.

■ Astuces

Aussi souvent que possible, il peut être intéressant et pertinent de partir d'exemples, d'illustrations pour aborder, comprendre les notions clés de chaque chapitre.

Cela peut être un bon moyen de mémoriser les étapes de chaque séquence du cours et ceci permet également de façonner une carte mentale d'ensemble permettant ainsi de ne rien oublier.

L'autre point méthodologique essentiel à garder à l'esprit repose sur la structure même suivant laquelle on assimile une notion et la manière dont on la présente.

Reprenons notre exemple de la notion de bien commun et voyons comment la réponse est articulée en notant et décrivant *en italiques* les étapes importantes:

En première et en terminale, la notion de « bien commun » est centrale.

Première étape :

En effet, les biens généralement analysés dans le cadre du modèle de concurrence parfaite sont des biens privés rivaux et excluables. La consommation de ce bien par un individu rend impossible la consommation de ce même bien par un autre. D'ailleurs, la consommation de ce bien est réservée à l'individu qui paie le prix de ce bien.

Ainsi, l'utilisation du bien en question par un individu prive les autres de celle-ci et le bien n'est accessible que moyennant le paiement du prix du bien.

Il existe toutefois des biens rivaux mais non excluables, ce sont les biens communs. On ne peut exclure les autres de leur consommation, néanmoins la consommation du bien en question par un individu affecte ou réduit celle d'un autre individu.

Cette notion de biens communs concerne en particulier toutes les « ressources communes » qui imposent au moins un contrôle sinon une intervention des pouvoirs publics pour les préserver. C'est l'exemple des forêts, ou d'espèces animales soumises à l'exploitation humaine intensive ou encore l'air et le climat.

Deuxième étape :

L'exemple classique généralement utilisé pour illustrer ce cas des biens communs est celui proposé par l'écologue Garrett Hardin.

Ce dernier, dans son article « La tragédie des biens communs » (1968) décrit une situation usuelle mais problématique : sur un pâturage ouvert à tous, plusieurs éleveurs font paître leurs bêtes. Rationnellement, dans l'optique de maximiser son gain, chaque éleveur est incité à ajouter toujours plus de bêtes puisqu'il en tire utilité et revenu.

Toutefois, au niveau collectif, ce comportement maximisateur conduit à la ruine du terrain en raison du surpâturage.

Cet exemple illustre à merveille cette notion de bien commun et l'encastrement du principe de rivalité avec celui de non-excluabilité.

Note de compréhension : ici, on illustre la notion avec un exemple significatif.

La première étape de la réponse consiste à affirmer et expliciter c'est-à-dire que l'on cherche à définir précisément la notion et à rendre claire et précise sa compréhension.

Avec la deuxième étape, on cherche ici à illustrer la notion, à proposer un exemple révélateur et significatif nous permettant de mettre en relief la notion et sa concrétisation réelle. Certains exemples sont particulièrement pertinents ou régulièrement cités pour illustrer une notion. Le pâturage de Hardin en est un exemple.

Cette approche, communément appelée l'approche A-E-I (Affirmer-Expliquer/Expliciter-Illustrer) est particulièrement commode et pratique pour apprendre mais aussi pour répondre avec méthode et rigueur à des questions posées ou pour construire une sous-partie au cœur d'une dissertation.

Nous reviendrons sur ce point lorsque nous proposerons l'outil des cartes de mémorisation pour apprendre avec efficacité.

Méthode 5 : Principe d'ensemble de construction d'une fiche sous forme de carte mentale

■ Idée générale

Nous évoquions à l'instant le travail à faire après le cours.

La seconde approche présentée consistait à ficher directement le cours afin de l'assimiler.

Le principe de « fiches » est attrayant et largement répandu. Chacun dispose de sa méthode, de son « code couleur », de ses habitudes, etc.

Idéalement, chaque chapitre de ces deux années devrait être fiché avant même de commencer l'année de terminale.

La fiche de chaque chapitre doit contenir les **notions et mécanismes clés du chapitre**, les principales questions posées dans ce chapitre et les réponses apportées à celles-ci.

Que faire lorsque ce réflexe, cette habitude, n'est pas intuitive ou régulière ?

On peut partir d'une base simple et efficace qu'il s'agira par la suite de développer ou d'adapter en fonction des besoins.

- Le point de départ pourrait être de partir des objectifs d'apprentissage tels qu'établis par les programmes officiels. En faisant cela, nous sommes sûrs de ne rien oublier.
- La deuxième étape pourrait consister à construire sa fiche en se focalisant sur les notions clés du chapitre.
- Enfin la dernière étape correspondrait à synthétiser ces différents éléments sous la forme d'une carte mentale qui retrace les grandes étapes du chapitre.

Ainsi, couvrir chaque chapitre à partir de ce principe nous garantit d'avoir abordé tous les points clés du chapitre en question.

Voyons comment s'y prendre concrètement.

■ Exemples pratiques

Exemple 1 :

Prenons l'exemple du chapitre 2 de classe de seconde intitulé « Comment crée-t-on des richesses et comment les mesure-t-on ? ».

Parmi les notions clés de ce chapitre, nous trouvons celle de PIB (produit intérieur brut). Cette notion est centrale pour le programme de terminale.

Rappelons que le PIB est un outil statistique permettant de mesurer la création de richesses dans un pays au cours d'un trimestre ou d'une année.

Puisque les méthodes statistiques utilisées dans son élaboration sont mondialement partagées et communes, cet outil permet des comparaisons internationales.

Cette notion nous permet également de mesurer la croissance économique définie comme le taux de variation du PIB en volume.

Or, cette notion de croissance économique est au cœur du chapitre 1 du programme de terminale intitulé « Quels sont les sources et les défis de la croissance économique ? ».

Pour saisir les enjeux de la croissance économique, il faut être au clair sur la notion même de PIB, ses usages et ses limites.

La fiche du cours de seconde se doit d'être précise, complète et suffisamment claire pour servir de support à la compréhension du premier chapitre généralement étudié en terminale.

Fiche Rappel: Le PIB

<https://www.insee.fr/fr/statistiques/2415846#documentation>

D'après l'INSEE, le PIB (Produit Intérieur Brut) est « le principal agrégat mesurant l'activité économique. Il correspond à la somme des valeurs ajoutées brutes nouvellement créées par les unités productrices résidentes une année donnée, évaluées au prix du marché.

Il donne une mesure des richesses nouvelles créées chaque année par le système productif et permet des comparaisons internationales.

Le produit intérieur brut est publié à prix courants et en volume aux prix de l'année précédente chaînés. Son évolution en volume (c'est-à-dire hors effet de prix) mesure la croissance économique. Son indice de prix reflète l'évolution du prix de l'ensemble de ses composantes.

Il peut se calculer selon trois approches différentes.

Approche « Production »

Le PIB est la somme des valeurs ajoutées brutes au prix de base (égale à la production totale au prix de base diminuée des consommations intermédiaires au prix d'acquisition), augmentée des impôts sur les produits (TVA comprise) et diminuée des subventions sur les produits [...]

Approche « Demande »

Le PIB est la somme des emplois finals intérieurs (dépense de consommation finale, formation brute de capital), augmentée des exportations et diminuée des importations [...]

Approche « Revenu »

Le PIB est la somme des revenus primaires engendrés directement par la production: rémunération des salariés, excédent d'exploitation et revenu mixte, impôts sur la production et les importations nets des subventions ».

Dans le cadre du programme de SES, plusieurs limites du PIB sont mises en évidence.

Parmi celles-ci, on peut citer :

La limite environnementale

Le PIB, en tant qu'outil de mesure de la création de richesse n'est pas conçu et adapté, en l'état, pour prendre en compte la question environnementale sous toutes ces formes.

En particulier, la question de la pollution générée par cette création de richesses mais aussi la question de la surexploitation des ressources naturelles (en particulier non renouvelables) ou encore le réchauffement climatique induit par la production et le développement économique.

Or, pour que la croissance économique soit soutenable, c'est-à-dire qu'elle s'inscrive dans une dynamique durable qui ne grève ni le bien-être des générations actuelles ni celui des générations futures, l'empreinte écologique d'un territoire (qui repose sur la surface nécessaire pour produire les ressources consommées par la population et pour absorber les déchets qu'elle produit, d'après les travaux de Wackernagel, M. & W. Rees en 1995) ne doit pas excéder la biocapacité c'est-à-dire la capacité maximale de notre planète à reconstituer ses réserves et absorber les déchets de l'activité humaine.

Plusieurs initiatives, et notamment la « croissance verte », visent à repenser le PIB en tenant compte de cette dimension, en y intégrant à la fois notre consommation d'énergie, la gestion des déchets, et le développement durable notamment.

La question des inégalités

La croissance économique, générée notamment par le progrès technique, se traduit par une amélioration du niveau de vie de la population mesurée, par exemple, par le rapport PIB/nombre d'habitants.

Toutefois, ce progrès technique peut inégalement bénéficier aux différents types d'emplois. Les emplois qualifiés ou très qualifiés peuvent, en effet, pleinement profiter de ce dernier, et dégager des gains de productivité conséquents.

Les emplois peu qualifiés peuvent, en revanche, pâtir de celui-ci par le processus, notamment, de substitution du capital au travail. Les effets sont donc multiples.

Autre point : la croissance économique, si l'on l'appréhende sous l'angle de l'accroissement du niveau de vie, devrait intuitivement se traduire par une réduction des inégalités comme ce fut le cas lors des « trente glorieuses » après